

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Page 86 comporte une numérotation fautive: p. 36.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                                     |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                      | 26X                                 | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                      | 28X                                 | 32X                      |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS !

VIII — LE PROJET DE GIRAUD

— Oh ! c'est qu'en vous servant, je me sers moi-même, répondit Giraud avec une énergie sauvage. Aussi, je vous le répète, laissez-moi mettre à exécution le projet que je viens de vous confier.

— Mais, s'écria Maro tout à coup, où est celui qui porte un nom volé ce faux comte de Bernoo ?...

— Dans le salon, avec celle que Giraud affirme être son ancienne fiancée. Cet homme, vous l'avez vu, a fait bonne contenance. Après s'être débarrassé au des premiers du tumulte, sous le prétexte plausible de mettre la baronne en sûreté, il est revenu près de vous et lui-même a paru combattre les amis de La Chesnaye. Oh ! je le dis encore, ce Reynold est un démon de la pire espèce ! Rien ne lui échappe !... Il ne fait jamais fausse route !

— Eh bien ! dit Maro, si je le provoquais ? si je le tuais ?

— Il serait enterré sous le nom de Bernoo, et son identité réelle serait plus difficile à prouver.

— Mais, s'écria Giraud, quel est celui qui a été arrêté et qui vient d'être délivré sous le nom de La Chesnaye ?

— Je l'ignore, répondit Van Helmont. Je n'en suis à cet égard qu'aux conjectures ! Oh ! si Aldah était près de moi !... Pauvre enfant ! Quel sort lui est réservé ?... Dieu seul le sait !

— Mais, dit Giraud, la ressemblance entre ces deux hommes

est réellement merveilleuse. Ce n'est pas une comédie qu'ils jouent, c'est un fait certain, constaté !

— Sans doute !

— Et quel peut être cet homme venu si à point pour entraver notre marche ?



— " Qui ? ", s'écria... en bondissant sur ses pieds.

— Mais, fit observer Van Helmont, c'est à une mort certaine que vous voulez marcher !

— Qu'importe ! dit Giraud.

— N'avons-nous pas une chance de succès, ajouta Maro.

— Une sur mille !

— Bah ! nous réussirons !

— Encore une fois, je figure La Chesnaye a-t-il deux fils ? Sont-ce deux jumeaux, deux ménechmes ? Est-ce un miracle du hasard, accompli pour égaler la justice ? Je ne sais... Pour moi, en rapprochant diverses circonstances du passé, je suppose que ces deux hommes sont frères, mais cela n'est qu'une supposition, et comment accuser ? Les preuves sont toutes contre nous. Oh ! ce jugement du parlement, ce jugement si difficile à casser, fait la force de Reynold. Et lors même... quelle preuve avons-nous ? Ce sont des preuves qu'il faudrait ! Où les prendre ?

— Faut-il donc renoncer à notre entreprise ? s'écria Maro.

— Non ! non ! jamais ! répondit Van Helmont, mais il faut agir de rose.

— Alors, dit Giraud, exécutez mon projet !

— Je crois, en effet, ajouta le baron de Grandair, que c'est ce que nous avons de mieux et de plus simple à faire.

—Maro, mon enfant, dit le vieuX savant d'une voix émue, vous savez que je n'ai jamais voulu entraver votre volonté en ce qui concerne cette affaire : je l'ai guidée de mes conseils, voilà tout, mais encore une fois, réfléchissez !... Un pas en avant dans la direction que vous voulez prendre et la mort est sur votre tête.

—Oui, mais la vengeance est au bout de la route !... dit Giraud d'une voix sourde.

—Il le faut ! dit Maro.

Et se levant, il fit le tour de la chambre. Puis, revenant vers Van Helmont, il lui prit les deux mains.

—Mon père, ajouta-t-il d'une voix douce et caressante comme celle d'un enfant qui sollicite une importante faveur, songez que Diane et Aldah sont à la merci de ces misérables ; songez que les voilà libres tous et plus puissants que jamais, grâce à leur génie d'intrigue et à la scène qui vient d'avoir lieu ; songez que leur pouvoir et leur influence sont considérables, que rien ne leur est désormais impossible dans ce pays où on croit La Chesnaye protégé par Satan. Tout les sert contre nous ; oh ! vous avez raison, ils sont forts.

« L'intervention de ces deux animaux féroces a été aussi ingénieuse que formidable, et voyez le lion qui, dominé par vous, s'éloigne et va se coucher aux pieds du condamné, ce lion qui le suit comme un chien lorsqu'il se retire, et dont la présence effrayante intimide même les archers les plus braves et permet au bandit de traverser tranquillement la foule éperdue !

« Tous les esprits sont fascinés par leur habileté merveilleuse ! Leur troupe que nous croyions à demi détruite est centuplée à cette heure ; songez enfin que plus certains que jamais de l'impunité rien ne les arrêtera dans la voie du crime si une main forte ne s'oppose à leur audace ! Mon père, il le faut ! Laissez-nous partir !

—Aujourd'hui ?... fit Van Helmont.

—Sur l'heure même.

Le savant personnage se tourna vers Giraud.

—Vous connaissez admirablement cette contrée ? dit-il.

—Pas une côte, pas une falaise, pas un bois, pas une plaine, pas une vallée de Rouen au Havre et du Havre à Dieppe, ne me sont inconnus, répondit Giraud.

—Et vous sauverez Aldah ?

—Nous la sauverons où nous périrons dans notre entreprise.

—Me jures-tu, Giraud, de ne pas abandonner ce jeune homme, de le suivre partout où il ira, de partager tous les dangers qui le menaceront, de lui être enfin fidèle et loyal compagnon ?

—Je jure, répondit l'ex-archer de la prévôté de Rouen, de ne revenir vers vous qu'avec M. le baron de Grandair, en vie et en santé. S'il meurt, je serai mort avant lui.

—Bien ! fit Van Helmont en tendant la main au malheureux amant de la belle Jeanne.

Giraud prit cette main qui s'offrait à lui et, s'inclinant sur elle, il la baisa respectueusement.

—Je sais tout ce que je vous dois, messire, fit-il d'une voix profondément émue. Je sais que lorsque condamné injustement, j'allais être pendu en place publique et qu'une grâce inespérée vint m'arracher au supplice ignominieux, je sais qu'une main puissante s'est interposée entre moi et la mort, que cette main bénie par moi, mais ignorée en dépit de toutes mes recherches, est celle que je presse en ce moment dans les miennes...

Van Helmont tressaillit.

—Qui vous a dit que j'avais jadis, à Rouen, intérêt pour vous ? s'écria-t-il avec étonnement.

—Le prévôt de Rouen lui-même ; répondit Giraud, lequel, en

vous voyant, vous a reconnu et a daigné me désigner enfin mon sauveur.

—Je ne voulais pas qu'un vieux serviteur du feu comte de Bernac mourût au gibet, dit Van Helmont d'une voix grave. Ainsi, ne me remerciez pas. Innocent ou coupable, j'eusse intercéder pour vous.

« D'ailleurs, je me rappelais votre déposition lors du procès et le renseignement précieux que vous m'avez donné, alors que je vous demandai si le véritable descendant des Bernac ne portait pas au bras un signe indélébile, signe malheureusement connu de vous seul.

« Toujours est-il que, vous raison, vous me devez la vie !

—Aussi, s'écria Giraud avec force, vous servirai je, seigneur Van Helmont, et servirai-je M. le comte jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et ce faisant vous ne me devez aucun merci, car je me sers moi-même, vous le savez, seulement, me jurez-vous, à votre tour, si la mort me frappe, d'exécuter mes volontés suprêmes ?

—Dis-nous tes volontés !

—Pourreriez-vous La Chesnaye jusqu'à ce que son âme ait été arrachée de son corps, et me venger de Jeanne en lui faisant souffrir les douleurs dont elle m'a abreuvé.

—Je te le jure ! dit le baron de Grandair.

—Alors, fit Van Helmont en redressant sa haute taille, partez tous les deux et que Dieu soit avec vous !

Giraud s'inclina, Maro saisit les mains du vieillard et les pressa dans les siennes, mais Van Helmont attira le jeune homme sur sa poitrine et l'y retint longtemps appuyé.

—Et vous, mon père, qu'allez-vous faire ? demanda Maro en se dégageant doucement.

—Je vais me rendre auprès du chevalier de La Guiche, du marquis d'Herbaut et du prévôt de Paris, et leur confier dans son entier tout ce que je sais, tout ce que je suppose.

Depuis une heure j'ai chargé d'avis. Ce que je croyais devoir cacher, les circonstances me prouvent qu'il faut le confier à de nobles cœurs : nous pouvons mourir tous trois, et pour que notre œuvre s'accomplisse, il nous faut des successeurs.

—Alors dit Maro, dans six jours à la pointe d'Étretat.

—Dans six jours !

—Les chevaux sont prêts, dit Giraud.

—Partons ! répondit Maro.

Van Helmont prit le baron par la main et l'entraîna jusque dans l'embrasure d'une fenêtre.

Giraud, par un sentiment de discrétion, s'éloigna jusqu'à l'autre bout de la pièce.

Van Helmont dégrafa son pourpoint et entr'ouvrit les plis d'une ceinture de peau fine et souple qui lui ceignait la taille. Il prit successivement deux objets et les tendit à Maro.

Le premier était un poignard excessivement petit, au manche d'ébène incrusté d'or, à la lame courte et très-aiguë. Cette lame était ternie et de nuance grisâtre, comme si elle eût été rougée par quelque violent acide.

L'autre objet était une adorable boîte de forme carrée et assez peu volumineuse pour être facilement contenue dans la main fermée, mais qui devait à elle seule valoir toute une fortune.

Cette boîte en or massif était effectivement garnie de quatre diamants gros comme de grosses noisettes, admirablement taillés et lançant des jets de flammes multicolores par chacune de leurs larges facettes.

Chacun de ces diamants enchassés formait un des quatre côtés de la boîte.

Aux angles était, à deux côtés, quatre rubis orientaux, et, aux deux autres, quatre émeraudes à peu près aussi magnifiques que les diamants.

—Ce poignard, dit Van Helmont, a été rapporté par moi du fond de l'Inde. La lame a été enduite par mes soins, du redoutable venin de serpent noir. Il n'existe pas de remède à la blessure qu'elle fait, seulement les effets en sont lents mais infaillibles.

« Maintenant, prends cette boîte, mon fils ; elle vaut plus d'un million, c'est une partie de ma fortune, j'y te la donne.

« Chaque pierre, et il y en a douze, représente plus de cent mille livres ! Si je meurs, que cette fortune soit ton héritage, si tu as besoin de sa valeur, sera-t-on sans crainte, tu ne feras qu'obéir à mon expresse volonté.

« Entre ce diamant et cette émeraude, il existe un secret à l'aide duquel on peut ouvrir cette boîte. Il faut pousser l'une des pierres en avant et l'autre à gauche.

« Si tu es menacé d'un grand péril, ouvre cette boîte, et tu y trouveras de puissants moyens de défense ; mais garde-toi de l'ouvrir si la mort n'est pas en face de toi, car elle pourrait provenir du sein même de ce coffre, cette boîte, mon fils, renfermait vingt globules de cristal, contenant chacune du poison d'une subtilité telle, qu'il foudroie par le contact et par l'émanation. Je me suis servi déjà de l'un de ces globules, il en reste dix-neuf encore ; ils sont destinés à te préserver d'un danger extrême, mais encore une fois, prends garde ! La moindre imprudence pourrait te causer la mort.

« Tu m'as compris ?

Marc fit un signe de tête affirmatif.

Il prit la boîte et la glissa dans la poche de son pourpoint, puis il remit le petit poignard dans la gaine que lui offrait Van Helmont et le passa à sa ceinture.

—Maintenant, dit le vieux savant, tu peux partir, et souviens-toi que tu es le seul et unique des descendants des Bernac !

—A cheval ! dit Marc en s'adressant à Giraud, et les deux hommes s'élançèrent hors de la pièce.

—Marc, Aldah ! tout ce que j'aime sur la terre ! murmura Van Helmont en levant les mains vers le ciel, Mon Dieu Seigneur, les reverrai-je et les protégeras-vous ?

La nuit commençait à venir ; il faisait sombre déjà dans la pièce où Van Helmont se trouvait seul.

Le savant se laissa tomber sur un fauteuil, et la tête penchée, le front comprimée entre ses mains amaigries et nerveuses, il demeura plongé dans un flot de pensées amères.

Peu à peu l'obscurité augmenta sans que Van Helmont s'en aperçut : une sorte d'engourdissement s'était emparé de lui, et la nuit était devenue sombre, qu'il n'avait ni fait un geste, ni changé de position.

Un profond silence régnait dans la pièce et dans l'intérieur de l'auberge.

Peu à peu la prostration physique, conséquence ordinaire de la prostration morale, et que justifiaient, du reste, les fatigues et les émotions de la journée qui venait de s'écouler, peu à peu cette torpeur, disons-nous, se transforma en un sommeil lourd et profond.

Ombien dura ce sommeil ? Van Helmont ne le savait pas lorsqu'il reprit connaissance.

Des rêves affreux avait agité le dormeur, et lorsqu'il se

réveilla, il demeura un instant hésitant comme s'il ne se fût pas rappelé le lieu précis où il se trouvait.

Des ténèbres épaisses régnaient autour de lui ; le feu qui brûlait dans la cheminée s'était éteint, et le ciel noir et tourmenté ne permettait pas à la clarté des étoiles de descendre jusque sur la terre.

Un vent impétueux mugissait au dehors, et, s'engouffrant dans l'intérieur de l'auberge, soufflait en rafales bruyantes dans les longs corridors.

Le grincement de la girouette dominait parfois le grondement de la brise, et arrivait jusqu'au savant comme le sifflement d'un reptile fantastique.

Van Helmont se leva, secoua ses membres engourdis et fit quelques pas dans la pièce.

Sa tête encore lourde, son cerveau embarrassé, ne lui permettait plus de se rappeler assez précisément les éires pour se diriger en ligne directe vers la porte de sortie.

Sa main droite étendue rencontra le chambranle élevé de la haute cheminée.

Se guidant sur le marbre, il suivit la direction du foyer et gagna le mur.

Les chambres du dix-septième siècle n'étaient pas, comme les nôtres, encombrées d'une foule de petits meubles plus ou moins inutiles : un grand bahut sculpté, quelques sièges énormes, composaient en général l'ameublement, et l'auberge de la Girouette n'offrait pas notamment un luxe de confortable tel qu'une promenade autour des murailles fut chose impossible.

Van Helmont, se guidant toujours par le toucher, continua sa marche, pensant rencontrer enfin la porte de la chambre, mais il avait pris une direction diamétralement opposé à celle qu'il avait l'intention de suivre.

Bientôt en effet, il se trouva en face de la fenêtre donnant sur la place.

L'obscurité était telle, que celle qui régnait au dehors ne différait en rien de celle dans laquelle était plongé le savant. Aussi, en dépit de ses efforts pour percer les ténèbres, ne put-il rien distinguer sur la place du marché, qui devait être aussi déserte qu'elle était silencieuse.

Van Helmont reprit sa marche.

Le côté droit de la chambre (celui qu'il s'appropriait à longer) était formé par le gros mur servant de séparation et de point de réunion entre l'auberge de la Girouette et la maison voisine.

La chambre dans laquelle se trouvait le savant était donc la dernière pièce de cet étage de l'auberge.

Van Helmont connaissait cette disposition des lieux, aussi ne fut-il pas étonné de sentir sous la tenture la fraîcheur de la pierre. Cette tenture, composée d'une tapisserie en assez bon état, n'adhérait point cependant complètement à la muraille et formait de distance en distance de longs plis descendant du plancher.

Tout à coup, au moment où il était à peu près à la hauteur du centre de la pièce, son pied heurta un escabeau demeuré le long du mur.

Van Helmont faillit tomber, et, par un mouvement machinal, il se retint à la tapisserie dont il saisit l'un des plis que ses doigts rencontrèrent en cherchant un point d'appui.

La violence du choc fut assez forte pour déchirer le tissu, et la main de Van Helmont passant au travers, rencontra la muraille nue ; seulement il sembla au savant que la pierre céda sous la pression.

Van Helmont se redressa vivement et prêta une oreille attentive : il lui avait paru entendre un murmure confus de voix partant de l'autre côté de la muraille.

Écoute-nt plus attentivement encore, il reconnut qu'il ne s'était pas trompé : le bruit d'une conversation animée arrivait jusqu'à lui.

Ne comprenant pas comment il se faisait que ce bruit qu'il entendait distinctement maintenant, il ne l'ait pas entendu jusque-là ; il s'approcha encore de la tapisserie et chercha de la main l'endroit déchiré dont il avait dégage ses doigts en reprenant son équilibre.

Après quelques recherches infructueuses, il retrouva non la déchirure qu'il croyait avoir faite, mais bien une ouverture pratiquée du haut en bas de la tenture et qui était habilement dissimulée dans le pli dont nous avons parlé.

C'était par cette ouverture que la main de Van Helmont avait pénétré.

Continuant son investigation et prenant des précautions pour éviter le moindre bruit, il constata qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion en sentant la muraille céder sous ses doigts.

Une porte était pratiquée dans le mur et s'ouvrait en dehors.

Van Helmont poussa doucement le battant de pierre de taille et par l'ouverture laissée entre la partie mobile et la partie fixe, un filet de lumière apparut brusquement.

Le bruit de voix qu'il avait entendu éclata plus vif et plus distinct encore.

## IX

### LES TROIS FRÈRES

Entr'ouvrant la tapisserie, Van Helmont se trouva en face d'une petite pièce, sorte de cabinet ou d'antichambre faiblement éclairée par une petite lampe suspendue au plafond, clarté qui, en opposition avec les ténèbres de la chambre de l'auberge, paraissait tout d'abord dix fois plus grande qu'elle n'était réellement.

Le savant, sans hésiter, sans savoir encore ce qui allait résulter de cette singulière aventure, le savant franchit le seuil de la petite pièce.

A droite, une portière de velours tombait devant une ouverture pratiquée pour servir de communication entre le cabinet et une chambre voisine. C'était de cette chambre que partaient les voix.

A peine Van Helmont eut-il fait trois pas en avant qu'il s'arrêta subitement : il venait de reconnaître l'organe du fils de La Chesnaye ; puis s'avançant doucement, glissant plutôt que marchant sur le plancher de la pièce, il atteignit la portière et appliqua son oeil à l'endroit où la draperie retombait le long du chambranle de la porte.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit, aucune expression ne se peignit sur sa physionomie impassible, et cependant il venait de reconnaître là, séparés de lui par un rideau de velours, Reynold en compagnie de deux autres hommes.

Ceux-ci étaient masqués.

Demeurant immobile, Van Helmont écouta.

Deux pensées venaient de surgir à la fois dans son esprit ; mais ces deux pensées, il eut la force de les étouffer sans vouloir y obéir.

La première avait été de s'élançer brusquement au milieu des trois personnages, et de les confondre par sa présence subi-

to ; mais c'eût été aller chercher une mort certaine, sans rémission et sans profit pour personne.

La seconde pensée était de se rendre immédiatement auprès du prévôt de Paris, de la Guiche, de d'Herbaut, et de faire arrêter sur l'heure Reynold et ses deux compagnons ; mais, pour cela, il fallait s'absenter et perdre probablement les fruits d'une révélation qu'offrait un heureux hasard.

Puis, les trois hommes arrêtés, qui pouvait prévoir le résultat de cette arrestation ? Elle fut très certainement entraînée la mort de Diane et celle d'Al-Jah.

Aussi Van Helmont se résolut-il à braver seul le danger, et à écouter cette conversation secrète qui devait peut-être le mettre sur la voie du lieu où étaient détenues les deux jeunes filles.

Une fois Al-Jah près de lui il ne doutait pas que, grâce à la puissance du magnétisme, il ne montât à bien la restitution du nom et de la fortune des Bernac à leur véritable héritier.

Au moment où Van Helmont prêtait l'oreille, c'était Reynold qui tenait la parole.

— Eh bien ! disait le faux comte de Bernac, avez-vous eu tort d'avoir confiance en moi ? Mes plans n'ont-ils pas admirablement réussi ?

— Ou, fit l'un des deux autres en souriant sous son masque, mais, sans l'intervention d'El-Kebir et celle de Bacchus, je ne sais trop ce qu'il en serait résulté pour moi ! les argotiers hésitaient au moment d'agir, car il est évident que les exempts avaient été prévenus.

— J'en conviens, Humbert ; et je cherche même encore qui a pu nous trahir.

— Nous le saurons.

— Et la punition ne se fera pas attendre ! ajouta le troisième.

— N'importe, dit Reynold, le péril est passé et à nous la victoire ! Tout a réussi au delà de nos vœux, et notre position est désormais formidable.

« Le comte de Bernac prisonnier de La Chesnaye, délivré par ses amis, a fait sa rentrée dans le monde, et chacun n'a qu'à le plaindre de sa ressemblance avec un bandit ! Comprenez-vous, enfin ?

« Maintenant, toutes les actions dont le comte voudra débarrasser sa conscience seront attribuées à La Chesnaye, qui aura pris le nom et le personnage du noble gentilhomme.

— Maintenant, s'écria le second compagnon masqué et qui n'était autre que Mercurius, grâce aux événements de tantôt les argotiers sont à nous pour toujours ! Cornes du diable ! les drôles sont repentants, je vous le jure ! Ils croient La Chesnaye Satan en personne ; ils regrettent amèrement d'avoir perdu leur temps à la solde de la prévôté, et ils sont en joie en pensant que bientôt nous allons les mettre à l'œuvre !

« Ventre-Mahon ! savez-vous que c'est l'élite de la cour des Miracles que nous avons recrutée là, et qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui n'ait mérité dix fois la corde ! Tonnerre d'enfer ! je répond des argotiers lorsque je me mettrai à leur tête.

— Et quant aux paysans, dit Humbert, ils sont frappés de terreur, et pas un n'oserait non-seulement livrer La Chesnaye si la chose lui était possible, mais même lui refuser asile s'il se présentait.

— En secourant les pauvres, en venant en aide aux malheureux, notre domination est pour toujours assurée en Normandie, ajouta Reynold.

— Nous sommes rois ! fit Mercurius avec orgueil.

—Plus que rois, dit Humbert ; car nous n'avons ni parlement ni grands seigneurs, et notre volonté est seule, unique et indisputée !

—Tu vois que mes plans étaient justes lorsque je te forçais à te livrer aux mains de la justice.

—Je le reconnais, R-ynold.

—Mais, dit Mercurius, que va faire l'autre ?

—Quel autre ? demanda R-ynold.

—Eh, pardieu ! le vrai Bernas !

—Le baron de Grandair, tu veux dire ?

—Oui ; eh bien ! que va-t-il faire ?

—Ce qu'il voudra, mordieu, peu nous importe ! Que pourrait-il ? Je le défie de discuter mon identité ; il le sait bien, et Van Helmont ne l'ignore pas non plus.

—Oh ! celui là est à craindre ! dit Humbert.

—Van Helmont ? Sans doute il serait à craindre si nous n'avions Aldah entre nos mains ; mais elle nous répond de notre ennemi...

Un léger silence suivit ses paroles.

En entendant prononcer le nom de celle qu'il aimait comme sa fille, Van Helmont avait étouffé un soupir, et ses sourcils contractés avaient assombri plus encore sa physionomie déjà sombre.

—Mais, reprit tout à coup Mercurius, à propos de Van Helmont, pourquoi n'avoir pas voulu suivre mon avis ? Il est facile de le tuer !

—Sans doute, répondit Reynold ; seulement ce meurtre nous serait absolument inutile puisque Van Helmont ne peut rien contre nous, et, de plus, il nous deviendrait préjudiciable... D'ailleurs, ajouta brusquement Reynold, tu sais bien que notre père a défendu d'attenter à la vie de Van Helmont.

—Notre père s'abuse en croyant ce qu'il croit ! dit Mercurius en haussant les épaules.

—Peut-être !...

—Quoi, toi, Reynold, peux-tu admettre que la mort de cet homme entraîne à distance la mort d'Aldah ?

—Maître Eudea l'affirme, Mercurius ! Il prétend que de telles affinités existent entre cet homme et cette jeune fille, qu'en brisant l'existence de Van Helmont on briserait du même coup l'existence d'Aldah ! Ne discute pas, R-ynold ! Quelle que soit la science que nous possédions, maître Eudea en sait plus que nous trois ensemble !

« Est-ce que je ne me souviens, pas moi, à une épreuve plus pénible encore ! J'aime Aldah ! je l'aime ! dit Reynold avec une expression passionnée qui fit frémir Van Helmont et lui fit étreindre plus énergiquement encore le manche du poignard qu'il venait de prendre dans sa main crispée. Je l'aime ! et cependant... »

Reynold n'acheva pas,

Van Helmont haletant attendait..

Mercurius partit d'un formidable éclat de rire.

—Oui, dit-il, sa lucidité est soudée à sa robe d'innocence ! Du moins notre père l'affirme !

—Et je le crois, Mercurius...

—Alors ?... fit le chimiste avec une intonation ironique.

—Alors, reprit gravement Reynold, il faut qu'un autre sujet soit formé, et Diane avant peu sera lucide !

Mercurius se mit à rire plus fort.

—Eh bien ! dit-il, je comprends maintenant pourquoi Humbert ne rit pas.

Van Helmont tressaillit encore.

—Assez ! fit subitement Reynold, que ce sujet de conversation paraissait singulièrement contrarier. Il ne s'agit pas de nos affaires particulières : il s'agit de l'intérêt général. Nos coffres sont vides !

—Demain je ferai de l'or, répondit Mercurius.

—Bien, mais à côté de cet or que tu feras, il nous faut de véritables pistoles d'Espagne ; d'ailleurs vous savez bien tous deux que nous avons à mettre à exécution un projet arrêté depuis longtemps...

« Or ce projet, Mercurius, Humbert et moi y sommes plus vivement intéressés, car de son succès dépend la réussite de nos amours... »

—Je le sais, dit Mercurius, et voilà pourquoi je risais tout à l'heure. Allons donc ! je vous retrouve enfin ! Votre orgueil était par trop ridicule !

Humbert et R-ynold se regardèrent avec une singulière expression.

On eût dit qu'un secret était entre ces deux hommes, et qu'en dépit des lois de l'association fraternelle, Mercurius ignorait ce secret.

—Tes hommes sont prêts ? demanda Humbert.

—Tous ! répondit Mercurius.

—Où sont-ils ?

—A deux lieues d'ici, sous les falaises.

—Alors, dit Reynold, rassemble-les pour demain soir.

—Où nous verrons-nous d'ici là ?

—Demain aux grottes.

Les trois hommes se levèrent ensemble : Van Helmont fit un pas en arrière.

—Je vais rejoindre Catherine, dit Mercurius.

—A propos de Catherine, dit Reynold, veille sur elle, Mercurius !

—Sur Catherine ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que Catherine et Caméleon en savent trop long, beaucoup trop long même, et qu'ils peuvent devenir dangereux. Eux seuls connaissent le secret qui est notre force !

—Bien ! fit Mercurius, je veillerai.

—Alors, je vais rentrer à l'auberge.

—Et moi je vais aux grottes ! ajouta Humbert, car si maître Eudea ne voyait pas cette nuit un de nous, il nous croirait morts, et demain Diane et Aldah seraient livrées aux tortures en représailles. Notre père l'a juré !

—Adieu donc, frères ! dit R-ynold en faisant un pas dans la direction du cabinet où se tenait Van Helmont.

Celui-ci se jeta de côté ; une table était voisine, un long tapis la recouvrait ; le savant, son poignard aux dents, se cacha sous le meuble...

Il était temps, Reynold soulevait la portière de velours.

Van Helmont, en entrant dans le cabinet, avait eu soin de refermer sur lui la porte taillée dans la muraille, de sorte que rien ne décelait son passage.

R-ynold traversa le cabinet, Humbert marchait avec lui, Mercurius était demeuré seul dans le salon où avait eu lieu le précédent conciliabule.

Une épaisse portière, avons-nous dit, séparait ce salon du cabinet servant d'antichambre et dans lequel avait pénétré Van Helmont.

Lorsque Reynold et Humbert eurent quitté le salon, la portière était naturellement retombée.

A peine furent-ils dans le cabinet où ils se croyaient seuls qu'ils échangèrent un rapide regard et un sourire étrange. Ce regard et ce sourire éclairèrent la physionomie du faux comte de Bernac d'un lumineux et cependant sinistre reflet, mais, le masque de son compagnon, qui perçait au rayon visuel de s'élançer par l'ouverture des yeux et au sourire de se dessiner au dessus de laquelle s'arrêtait le velours, ne put laisser voir dans son entier l'expression de la physionomie.

Les deux hommes étaient en ce moment à la hauteur de la porte qu'avait franchie Van Helmont quelques instants auparavant, et si près de la table sous laquelle le savant était caché que Reynold s'appuya sur le tapis recouvrant cette table.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé plus clairement de Caméléon ? dit Humbert à voix entièrement basse, mais assez distinctement cependant pour que Van Helmont pût entendre.

— J'ai dit ce qu'il fallait dire, répondit Reynold sur le même ton.

— Mais tu n'as pas expliqué à Mercurius ce que nous avons surpris ? Caméléon et Catherine...

— Silence ! interrompit Reynold.

— Cependant cette trahison...

— Perdra Mercurius seul !

— Eh bien ?

— Eh bien ! ne touchons-nous pas au but enfin ? Pourquoi arrêter la marche du hasard, puisque le hasard nous sert et que Mercurius... nous gêne ?

Humbert regarda fixement Reynold : celui-ci soutint le regard de son frère.

— Tu es un grand homme ! dit Humbert, mais...

— Mais quoi ?

— Par moment tu m'étonnes... et tu m'effrayes !

Reynold sourit orgueilleusement.

Les deux hommes échangèrent encore un regard, puis ils franchirent le seuil du cabinet et disparurent dans l'intérieur de l'auberge.

Van Helmont ne bougea pas.

— Toi ! pensait-il, trois ! Ils sont trois ! les trois frères sans doute ! oh !... je crois que je devine enfin ! Aurais-je donc été jadis le jouet de La Chesnaye et de ses fils ?... C'est possible, mais aujourd'hui Dieu m'a mis sur les traces de la vérité !

Puis après quelques instants de réflexion nouvelle :

— Même taille, même organe, même démarche, mêmes gestes !

« Cette ressemblance effrayante s'étendrait-elle donc jusqu'au visage ? Un tel fait n'est pas absolument rare et les exemples existent... Mais si cela est ! je n'ai plus rien à apprendre et tout s'explique... Ces alibis incroyables... ces trois hommes ne formant qu'un seul et même être... cette difficulté de les confondre et de les arrêter...

« Et Aldah ! continua Van Helmont après un moment de silence. Il n'en a pas été question entre eux ! Existe-t-elle encore !... oh ! pauvre enfant !...

« Mais... s'ils ont passé par cette pièce, comment ne m'ont-ils pas vu ?... L'obscurité sans doute m'a dérobé à leurs regards... ou ce salon dans lequel ils étaient a d'autres issues inconnues de moi...

« Trois ménechmes !... Ce doit être cela !... Comment le prouver ? Il faudrait pouvoir les arrêter tous trois... tous trois ensemble !... Les prendre séparément ne servirait à rien !...

« Oh ! pourquoi Maro et Giraud sont-ils partis ? Que dois-je faire maintenant ? La moindre hésitation, la plus légère faute peuvent tout perdre à cette heure où ou Reynold a su reconquérir sa position !...

Et le savant personnage, les mains crispées et l'œil fixe, s'abîma dans un flot de pensées contraires, cherchant une lueur qui le guidât vers la voie du salut, comme le voyageur égaré dans une forêt sauvage, dans un pays perdu, interroge avec anxiété l'horizon inconnu afin d'y découvrir une indication précieuse.

Longtemps encore Van Helmont demeura ainsi immobile au poste qu'il s'était choisi.

Enfin, n'entendant rien, il pensa que Mercurius avait quitté la salle par une issue donnant dans la maison où elle était située. Il se leva lentement et revint vers la portière de velours.

En soulevant un coin il allait écarter tout à fait la draperie, lorsqu'il aperçut Mercurius assis dans un vaste fauteuil et, par bonheur, lui tournant complètement le dos.

Van Helmont hésitait évidemment sur ce qu'il devait faire, et mille pensées diverses paraissaient se heurter dans sa tête, lorsqu'une seconde porte donnant accès dans le salon où était Mercurius s'ouvrit doucement en face du fils de La Chesnaye et en face aussi, par conséquent, du cabinet où se tenait le savant.

Catherine apparut sur le seuil de cette porte ouverte, et la charmante femme s'avança vers Mercurius.

Celui-ci lui tendit les mains.

— Bonsoir, ma bien aimée, fit-il en entourant de son bras la taille cambrée de la jeune baronne.

Catherine se dégagea vivement, et désignant du doigt l'ouverture par laquelle était précédemment sortis Reynold et Humbert :

— Ils te trahissent ! dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Qui ? s'écria Mercurius, bondissant sur ses pieds.

— Tes frères !

— Impossible !

— J'en ai eu la preuve.

— La preuve qu'ils me trahissent ?

— Qu'ils se jouent de toi !

— Catherine ! Catherine ! Prends garde à l'accusation que tu portes ! Sais-tu qu'elle est terrible !

— Je sais qu'elle est vraie !

— Impossible ! te dis-je.

— Sais-tu ce à quoi ils tendent tous deux ? Sais-tu pourquoi Diane et Aldah sont respectées par Reynold et par Humbert ?

— Non, dit Mercurius en fronçant ses épais sourcils, et en effet cela m'intrigue, car je connais trop Reynold et Humbert pour penser qu'ils ajoutent foi aux croyances erronées de notre père. Pourquoi les ont-ils respectés ? Le sais-tu donc, toi, Catherine ?

— Oui ! et c'est en apprenant cette cause que j'ai connu la trahison infâme dont tu étais menacé.

— Explique moi !

— Tu ne tiens pas au titre de comte de Bernac, toi, Mercurius, et tu l'eusses volontiers abandonné, mais Reynold et Humbert y tiennent absolument, eux, et toute la scène de ce jour n'a eu qu'un but, celui d'assurer ce titre à tes deux frères.

— Et celui de relayer notre puissance menacée d'affaiblissement.

— But secondaire, celui-là ! dit Catherine avec force. L'autre était le premier, et sais-tu pourquoi Reynold et Humbert

attachent une importance telle à la conservation de ce nom ? Alors la comédie qui vient d'avoir lieu, et dans laquelle tu as joué un si beau rôle, une autre comédie se prépare, mais de celle-là tu dois être dupe !

« Oui ! écoute moi, Mercurius ! Je sais tout, j'ai surpris leur secret. Reynold, sous le nom du comte de Bernac, doit délivrer brillamment la fille du prévôt et la remettre à son père. D'aucun aime le comte, elle était sa fiancée, un mariage est plus certain que jamais après cette prouesse accomplie, et Humbert, sous le nom de Bernac, épousera la fille de M. d'Aumont, se donnant ainsi l'avantage d'une grande alliance.

« Quant à Reynold, il veut plus encore. Il aime Aldah, mais plus encore il aime la puissance. Ton père, en interrogeant la jeune fille et en la forçant à parler, a eu que Van Helmont, le savant, possédait en Hollande un trésor enfoui, représentant plus de dix millions de livres. Reynold veut ce trésor, et Aldah entre ses mains est un moyen infailible d'arriver à son but, car il forcera Van Helmont à le lui livrer.

« La part d'Humbert, est Diane, l'alliance du prévôt et la possession définitive du nom, du titre, de la position et de la fortune des Bernac. Celle de Reynold est Aldah et le trésor de Van Helmont.

« Or, il faudrait te faire la tienne, Mercurius, et le gâteau est trop beau pour le partager en trois. Ils ont résolu que tu n'aurais rien...

—Moi ? fit Mercurius en bondissant sur son siège. Ils ont comté sans moi ! Cornes du diable ! je leur apprendrai à tous deux ce qu'il en coûte de trahir !

—Il en coûtera le supplice du capitaine La Chesnaye et à ses complices ; or, ce jour-là, Mercurius, c'est toi qui représenteras La Chesnaye !

—Impossible ! impossible ! s'écria Mercurius.

—Puisque je te dis que j'ai surpris ce secret.

—Tu te seras trompé, Catherine !

—Te faut-il donc un autre témoignage que le mien ?

—Oui.

—Eh bien ! Caméleon a entendu, comme moi, les projets donc je te parle, arrêtés par Reynold et Humbert en personne !

—Caméleon.

—Oui.

—Où est-il ?

—Dans ma chambre !

—Viens ! je veux le voir !

Et Mercurius, le front empourpré par une formidable colère, saisit la main de sa compagne et s'efforça de l'entraîner. Catherine l'arrêta.

—Quant tu seras convaincu, que feras-tu ? dit-elle.

—Je me vengerai !

—Veux-tu un moyen prompt, terrible, efficace ?

—Oui !

—Eh bien ! Tu sais ce qu'a dit Humbert ? Aldah et Diane sont aux mains de ton père, et ton père a juré d'immoler demain Aldah et Diane, s'il oit que ses fils ont succombé dans les événements d'aujourd'hui ?

—Sans doute, après ?

—Après ? Il faut que maître Eudes tienne son serment. Humbert est parti cette nuit pour les grottes : qu'Humbert n'arrive pas, Maître Eudes vous croira tous trois morts, et maître Eudes tuera Diane et Aldah ! Dès lors plus rien de possible pour Reynold et Humbert.

Mercurius regardait Catherine en face : celle-ci soutint sans sourcilier ce regard scrutateur.

—Il faut que je voie Caméleon sur l'heure ! s'écria Mercurius, et si ce que tu m'as dit est vrai...

Il n'acheva pas.

S'élançant brusquement au dehors, il franchit d'un bond le seuil de la porte par laquelle Catherine avait pénétré près de lui.

—Ah ! murmura la jeune femme avec une effrayante expression de physionomie. Ah ! Mercurius, tu ne m'aimes plus et tu en aimes une autre ! Ah ! tu as rêvé m'abandonner et fuir avec Diane en l'enlevant à tes frères ! Ou ! tu as rêvé pour toi seul la puissance, mais je suis aussi forte que toi et plus rusée, Mercurius ! et tu sauras ce que peut Jeanne pour venger une offense.

« M'abandonner ! répéta-t-elle en haussant les épaules avec une dédaigneuse expression de physionomie. Que m'importe ? Ai-je donc besoin de lui ?

« Oh ! si Caméleon a dit vrai, si Caméleon a réussi ! à nous seuls les trésors de Van Helmont, à nous tous la fortune des d'Aumont, à nous enfin toutes les richesses enfouies dans les grottes ! à nous la liberté ! à nous la joie, à nous la vie toujours belle et toujours riante !

\* \* \*

Deux minutes après, Van Helmont se trouvait seul, et bien seul cette fois.

Catherine venait à son tour de quitter le salon.

Le savant, les traits contractés, la pâleur au front, l'angoisse sur le visage, le corps frémissant, paraissait frapper de stupeur...

—Infamies ! s'écria-t-il enfin. Dédale de crimes et d'ignominies ! Oh ! trouverai-je enfin la clef de ce labyrinthe d'horreurs ! Mais elles !... elles !... Diane !... Aldah !... Perdues, a dit cette femme, perdues ! Ah ! le danger est partout et vient de partout ! Il faut les sauver cependant ! il le faut ! il le faut !

X

### ÉTRETAT

Par le temps des chemins de fer et de bains de mer qui court, il est peu d'entre nos lecteurs, sans doute, qui ne connaissent Étretat, ce pittoresque village de pêcheurs tapi au fond d'une crique de la Normandie taillée en plaines falaises, comme un oiseau de mer dans son nid accroché à la crevasse d'un rocher.

Il y a peu d'années encore, avant qu'une petite pléiade d'hommes de lettres aventureux n'eût fait la découverte de ce pays perdu, Étretat n'offrait à l'œil du voyageur descendant dans la fraîche vallée qui communique à la crique, qu'un amas confus de misérables huttes à demi cachées sous le feuillage des pot-miers.

La physionomie que possédait Étretat, il y a quinze ans, ne différait en rien de celle offerte il y a deux siècles et demi : à peine le costume et le langage des habitants s'étaient-ils légèrement modifiés.

Seule, la côte a changé d'aspect par suite des éboulements successifs des falaises.

Sous Henri IV comme sous Napoléon III, les falaises se dressaient orgueilleusement comme elles se dressent encore, à droite et à gauche du village ; seulement, en 1805, la petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours n'était pas encore

édifiée sur la falaise de droite, celle commençant la chaîne qui s'étend jusqu'à Fécamp.

Aujourd'hui, lorsqu'on a gravi la falaise en passant derrière l'établissement des bains, lorsque l'on a fait une pieuse station à la chapelle et que l'on suit le sentier couronnant les crêtes en tournant le dos à Etretat, on remarque, au bout de plusieurs centaines de pas, un plan incliné, sorte de plateau penché descendant brusquement à gauche vers la mer.

À l'extrémité de ce plateau, à l'endroit où la falaise s'abîme à pic dans l'Océan, on rencontre une sorte de petit poste de douane composé d'une misérable mesure et d'une mauvaise guérite de pierre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Dans un cercle, à la table de jeu, M. X... prête un billet de cinq cents francs à un de ses amis et va faire un tour dans le salon de lecture.

— Eh bien ! lui dit-il en revenant, ton billet a-t-il fait des petites ?

— Des petites ? mais sans doute. Seulement... le père n'est plus, répond le joueur d'un ton piteux, en exhibant deux billets de cinquante francs.

\* \* \*

Un enfant de chœur avait été chargé à chanter l'épître. Par malheur, il fut malade le dimanche, force fut bien d'en choisir un autre, auquel on n'eut garde d'oublier les conseils.

Comme il n'était plus temps de l'exercer, le formateur lui répéta surtout de dire bien exactement tout ce qui se trouvait sur le livre.

L'enfant promit d'être fidèle au conseil.

Arrivé à certain endroit de l'épître, le chanteur rencontre un trou qui avait fait disparaître deux mots ; il ne manque pas de chanter à pleine voix, avec l'assurance la plus parfaite et avec toutes les modulations qui précèdent un point.

— « Il y a-t-un trou ! »

\* \* \*

Le mariage et le divorce apportent parfois de singuliers changements dans l'ordre de parenté des familles.

Un habitant de New-York qui s'est marié il y a quelques années, a écrit à un de ses amis :

« J'ai épousé une veuve qui habitait avec sa belle-fille ; peu de temps après, mon père a épousé la belle-fille de ma femme. Ma femme est ainsi devenue la belle mère en même temps que la belle-fille de mon propre père. La belle fille de ma femme est maintenant sa belle mère. Ma belle-mère, qui est la belle-fille de ma femme, a récemment eu un fils. Ce garçon est mon frère puisqu'il est l'enfant de mon père et de ma belle mère ; mais étant aussi le fils de la belle fille de ma femme, ma femme est sa grand-mère, et je suis moi-même le grand-père de mon frère. »

Comprenez-vous ?

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**Première Série** — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

**Deuxième Série** — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complets et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & OIE., ÉDITEURS,  
Boîte 1233, 475 Rue Craig, Montréal.